



LA VIGIE

JOURNAL DE DEMOCRATIE SOCIALE

DES ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON



AECNNEMENTS:

Saint-Pierre. — un an.... 9 fr. 00
Union postale. — un an.... 12 fr. 00

Direction : SAINT-PIERRE
Rue Truguet

INSERTIONS:

Une à six lignes.	3 fr 00
Réclames	0 fr 50
Faits divers	1 fr. 00

Expérience

Nous en avons fait une avec le service postal La subvention de cent mille francs à fait couler des fioles d'encre.

Des gens qui n'avaient pu soumissionner quoique demandant le service postal sous pavillon français à n'importe quel prix ont crié au scandale l'adjudication une fois faite.

Il est certes indubitable que le service postal est une très lourde charge pour la colonie, mais à l'heure actuelle, il faut aussi le reconnaître, aucune maison d'armement n'aurait consenti à l'effectuer avec une subvention moins élevée.

Non seulement les résultats donnés par la Société Saint-Pierraise sont concluants, mais encore les démarches qui ont été tentées tout dernièrement auprès de certaines compagnies anglaises, à l'effet d'en arriver à une économie pour le budget local ont misérablement échoué.

Les propositions faites par l'une d'elles étaient des plus onéreuses pour la colonie et suprimaient les voyages de Sydney indispensables pour notre alimentation.

A ce sujet donc, les faits eux-mêmes sont venus réduire à néant tout l'échafaudage des fielleuses insinuations de nos adversaires et se passent de tout commentaire aujourd'hui.

J.-F. POMPÉI

A SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Une nouvelle réponse de M. Légasse

M. Louis Légasse, que nous avons mis en cause dans plusieurs articles, nous envoie une nouvelle réponse. Nous la publions et nous considérons l'incident comme clos :

Monsieur, j'ai sous les yeux votre journal du 20 juin. Puisque vous vous intéressez tant à ma personne, il vous plaira peut-être d'apprendre que je viens de rentrer à Paris après avoir fait un très agréable voyage en Ecosse.

L'article qui a paru, sur mon compte, m'a fort amusé et demande certes une réponse.

Mon contradicteur anonyme veut, à tout prix,

que mes adversaires soient de farouches anticlériaux, tandis que mes amis et moi serions des clériaux sinistres.

La raison qu'il en donne c'est que : 1o « mais amis auraient crié : « Votez, pour nous, pour l'Eglise, vive l'Eglise ! » ; 2o Ils auraient fait placarder, ces infâmes calotins, des affiches de ce genre : « Rappelez-vous la Martinique, là aussi on a renvoyé les Frères ! ».

Or voici les faits, puisque vous demandez des faits : le lecteur impartial jugera en toute connaissance de cause.

Déjà, lors des élections pour la nomination d'un délégué au Conseil Supérieur des Colonies, en décembre 1903, M. Delmont avocat, mon concurrent malheureux, se prononçait carrément pour la prompte reconstruction d'une église à St-Pierre : « Il faut aussi que, vite, très vite, la nouvelle église soit mise à la disposition des fidèles. Quelle est l'église réclamée, citoyens ? une église propre et jolie qui pourra recevoir tous ceux qui voudront aller prier. Ah ! si nous étions riches, avec quel plaisir nous en construirions une qui serait un superbe monument. » — Lecteur de L'HUMANITÉ vous croyez sans doute que c'est Légasse, le clérical fanatique qui tient ce langage ? Détrompez-vous. C'est M. Delmont le candidat de nos farouches anticlériaux socialistes, celui qui, à St-Pierre faisait ostentatious son enfant par « l'abbé violet » !! Et si mon contradicteur anonyme est tenté de me contredire, qu'il veuille bien consulter le Réveil St-Pierrais où ces paroles sont textuellement consignées (N° 45, novembre 1903).

D'autre part, voici un extrait de la profession de foi de la défunte municipalité St-Pierraise.

« Si vous nous confiez la charge de vos intérêts, notre premier soin sera la reconstruction de l'église... Nous voulons faire en sorte que, dès la fin de l'année, la construction soit suffisamment avancée pour servir à la célébration du culte. »

Vous êtes édifié, je pense, M. le Directeur sur la question de l'église.

Passons à celle des Frères.

Pour me rendre impopulaire aux yeux de la population fondièrement religieuse de nos îles, mes adversaires avaient imaginé de me représenter comme étant la cause de l'expulsion des Frères de Plouërmel, établis depuis longtemps dans la colonie. Et savez-vous qui se posa en ardent défenseur de ces religieux ? Le Réveil Saint-Pierrais vous l'apprendra, j'en cite quelques fragments : « Delmont est le candidat de Daygrand et de beaucoup d'autres membres de son comité qui se font honneur d'être des catholiques pratiquants.... Si Delmont avait pu parler, il aurait dit cela et aurait dit à M. Légasse que le supérieur des Frères a protesté auprès de tous contre l'attitude de M. Louis Légasse et de son

frère (il s'agit évidemment du prélat romain, violet des pieds à la tête) que les Frères accusaient de n'avoir rien fait pour les défendre, et les honorables Frères ne se sont pas gênés pour dire leur opinion... Des hommes de cœur avaient tenu à venir serrer la main une dernière fois aux Frères qui partaient... Où étaient les Légasse et les leurs ce jour-là ?... Non seulement les Légasse n'étaient pas au départ des Frères, mais l'un d'eux, à la pompe, s'est permis, en sa qualité de lumière éblouissante, de se moquer des transes dans lesquelles se trouvaient certaines familles : « Il fallait faire comme moi, rester chez vous, vous n'auriez pas été compris dans les manifestants »... Qui a organisé cette magnifique défense des sentiments de toute une population en émoi ? Qui ? Tout le monde en gardera le souvenir, C'est M. Delmont. »

N'oubliez pas que c'est toujours le Réveil Saint-Pierrais, le journal de nos anticlériaux unifiés qui parle ainsi ! Votre groupe socialiste uniifié doit en être fier, à son tour ! !

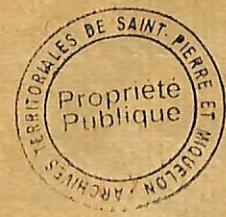
Enfin, pour que les lecteurs de L'HUMANITÉ puissent apprécier, à sa juste valeur, toute la bonne foi de mes adversaires, il est bon qu'ils sachent qu'une de leurs manœuvres de la dernière heure, lors de ces dernières élections municipales, a été de faire placer sur les murs de la ville que j'étais franc-maçon, qu'il ne fallait pas voter pour mes amis ! ! et naturellement le Réveil Saint-Pierrais a accrédiété cette accusation.

« Donc, te voilà Légasse ! sacré clérical franc-maçon ! »

Ces faits se passent de commentaires; la conclusion qui s'en dégage est bien celle qu'exprimait naguère mon ami Pompéi, le nouveau maire de Saint-Pierre. « N'est-il pas grotesque d'être traité de clérical par les quelques braillards qui criaient au moment du départ des Frères : « A bas Combos ! » et qui aujourd'hui sont devenus membres de l'Action laïque ! ! » (Vigie, 14 mai 1905.)

Après cela, je me garderais bien de rectifier tous les autres petits potins de concierge dont mon contradicteur anonyme s'est fait bravement l'écho dans l'article dirigé contre moi. Les électeurs, de Saint-Pierre, qui ont eu à donner leur appréciation à ce sujet, se sont chargés d'y répondre en votant en masse pour mes amis et pour moi.

Vont-ils encore hauser les épaules en lisant cette trouvaille géniale sur les Picpuiiens, les Jésuites et tous les autres piliers de Rome ! Il faut être vraiment aux abois pour recourir à des choses si comiques et si invraisemblables ! On voit bien que mes adversaires ne peuvent pas s'habituer à porter la veste que nous leur avons taillée mes amis et moi; j'avoue qu'elle a des proportions telles qu'elle leur donne un air tout drôle. Ils devront pourtant s'y résigner, car la paisible population de Saint-Pierre



leur a assez vertement signifié qu'elle en avait par dessus la tête de leurs procédés violents.

Là-dessus, je vous quitte, mais avant de prendre congé de vous, je tiens à vous avertir que je ne répondrai plus à mon contradicteur anonyme, alors même qu'il lèverait le masque, ce qui serait, à coup sûr plus loyal et plus honnête. Qu'il continue sa belle besogne, si cela lui fait plaisir; je suis d'avis quant à moi, que nous avons mieux à faire. Aussi je vous fais mes adieux pour tout de bon, sans esprit de retour et . . . sans rancune.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. LÉGASSE

Extrait du Journal l'Humanité du 20 Juin 1905

Les îles Tabou X

C'était une vieille, très vieille baleine, qui conservait malgré son grand âge et ses fanons à barbe grise, l'allure fière et superbe de la Naïade Polaire.

Dans le détroit de Baffin, dans la mer d'Hudson et dans les régions des bancs de Terre-Neuve on l'avait élue « Reine des Mers »

Les bâties morues, les prolifiques capelans, les baveux encornets, les harengs égrillards lui apportaient chaque année leur tribut en généreuses holocaustes.

Ses filles, petites filles, et arrières petites filles venaient aussi lui raconter leurs longues, extravagantes et amoureuses pérégrinations.

Et toutes les années cette gent des froides eaux se réunissait en assemblée plénière vers les confins du pôle pour exposer à la Grande Reine ses doléances, ses peines, et ses espoirs.

En l'an de grâce mil neuf cent cinq l'assemblée fut plus nombreuse que jamais et au milieu des icebergs et des banquises mouvantes, la mer étant couverte à perte de vue d'une myriade fantastique de fidèles sujets de l'aïeule dominatrice, le capelan le premier s'exprima ainsi:

« Au nom de mes frères, je te salue ô Vénérable. Les nouvelles sont bonnes. Pour nos rutilants ébats nous avons découverts les rives d'une merveilleuse Cythère. Dans ces lieux l'homme ce dangereux ennemi, qui trouble nos plus intimes joies pour nous jeter en pâture à tous les poissons de la mer, a pour nous le plus religieux respect ; il professe une profonde horreur pour les appareils où l'on nous momifie et se défie avec terreur de toutes les diaboliques inventions modernes. Aussi près de ces rivages enchanteurs nous pouvons échanger agréablement entre frères et sœurs nos galantes tendresses sans courrir un jour ou l'autre le risque d'être cruellement enlevés pour subir le cruel supplice du sel et de la glace dans ces damnés appareils qu'on a décorés d'un nom qui nous gèle celui de « figoïques. »

Quel est ce pays, mon fils, demanda la grande Vénérée.

— On le nomme Saint-Pierre et Miquelon dit le capelan.

— Oh cela ne m'étonne plus répondit la reine des eaux. J'ai connu autrefois ce pays, il est habité par une race humaine qu'on appelle « des Français » et déjà dès mon jeune âge ces gens-là se déchiraient entre eux. Quant au reste leur bonté s'étend à toute la nature. Ce sont des amis pour nous, mes fils. Allez chez eux ; croissez et multipliez en paix.

Le Hareng eut le même langage et reçut le même conseil.

L'encornet essaya de parler à son tour mais s'oublia jusqu'à cracher sur quelques fils de la vieille barbe de la respectable aïeule et celle-ci furieuse de s'écrier aussitôt :

« Va-t-en toi aussi vers les rives de St-Pierre, et là tu pourras vomir tranquillement ton noir venin : il y a des gens dans ce pays qui crachent trop de poison sur leurs semblables pour que tu ais rien à craindre de leur part. »

Puis vint la morue : Ah dit-elle c'est bien là aussi que je voudrais aller, Mère. Mes seuls ennemis

parmi les Français, ce sont les cuisiniers qui me font souffrir mille tortures. Quant aux autres, ils sont pour moi d'une extrême galanterie. Ils veulent bien lorsque je suis déterminé au suicide dans ma misérable existence de juive errante, me jeter un hameçon qui donne à ma voracité une dernière consolation mais ils le font presque à regret... Et à St-Pierre on a pour moi, mille délicates attentions. Fi, disent ses habitants, de ces vilaines lignes de fond qui trompent bonne amie morue, fi également de ces misérables trappes indignes du bon nom de la France.

— Bien dit la vénérable, allez aussi vers Saint-Pierre, petite sœur mais déitez-vous de passer près des rivages de Terre-Neuve ; il y a là des Anglais, et ces vilaines gens vous serreraient vraiment de trop près pour votre vertueuse réputation.

Tout le monde des petits et moyens poissons ayant défilé vers le sud, il ne resta sur la vaste mer que le groupe intimidé des jeunes baleines qui s'exclama : « Désolation des désolations. Grand'Mère vous avez bien dit que ces terribles Anglais exterminent partout la gent poissonnière. Mais ne voilà-t-il pas qu'à nous-mêmes ils font jusqu'au près de ces îles de Saint-Pierre et Miquelon, que nous adorons, une guerre acharnée et les Français eux aussi ne pensent-ils pas actuellement à nous détruire ? Qu'allons-nous faire Sainte Vénérée ?

— Mes enfants, je vous dirai que dans ces îles, depuis quelques années des hommes au cœur généreux et à l'âme désintéressée, ont pris courageusement votre défense. Leur bienveillance s'étend jusqu'à vous. Allez à Saint-Pierre et là demandez le Réveil Saint-Pierrais ; présentez-lui vos doléances et il vous sauvera du massacre et de la fin dernière. Ce journal a consacré les îles Saint-Pierre et Miquelon, « îles Tabou »

Le petit BAILEINARD

L'alimentation des enfants

À SAINT-PIERRE

Je lisais ce matin dans le « Journal » du 15 Juin un article sur l'exposition et les fêtes de l'enfance ; j'en extrais le paragraphe suivant :

« La vacherie modèle sera, comme toutes les attractions de l'exposition de l'enfance, ouverte à tous, et avant le plaisir de faire boire aux petits enfants ou d'y déguster soi-même le meilleur lait de Paris, on aura celui de le regarder traire et d'apprendre de visu comment et par quelle minutie de précautions et par quelle délicatesse de procédés, la science est parvenue à résoudre ce problème si important : assurer à l'alimentation de l'enfant un lait rigoureusement aseptique et pur. »

Comme on le voit, en France et dans tous les pays on fait de grands efforts pour améliorer l'alimentation de l'enfance ; le lait surtout, cet aliment par excellence des tous petits, est l'objet de toutes sortes de précautions, les vendeurs de lait sont tenus de laisser examiner à un moment quelconque leur marchandise afin qu'on puisse s'assurer qu'il n'est pas additionné d'eau ou d'autre ingrédient susceptible de nuire à la santé. Tout est mis en œuvre pour donner aux enfants un lait pur et riche qui exclue autant que possible les causes de maladies, et souvent hélas de mort des petits bébés.

A St-Pierre, tout le monde peut vendre du lait ceux qui en exercent la profession de même que les particuliers qui ont une vache en passant, pour quelques mois seulement ; aucun contrôle n'est exercé, aucune déclaration n'est exigée, et si, dans bien des cas, je dois le reconnaître le lait est vierge de tout mélange, il peut se trouver des gens sans scrupules qui, pour tirer un plus grand profit n'hésitent pas à frauder le lait. Il en résulte alors des maladies chez les enfants, maladies que l'on attribue souvent à d'autres causes que la véritable.

Une personne digne de foi m'a affirmé il y a quelque temps qu'un jour il avait bu un verre de lait et qu'au fond de son verre il avait trouvé.... de l'amidon.

Il me semble qu'il y a quelque chose à faire de ce côté dans notre pays, et sans vouloir empêcher sur les attributions de qui que ce soit je crois que l'on pourrait arriver à prendre certaines mesures qui auraient pour résultat d'empêcher ces fraudes dont les conséquences sont sûrement funestes dans bien des cas aux enfants que nous chérissons.

Je donne mon idée pour ce qu'elle vaut, j'espère et je désire qu'elle fasse son chemin.

X

Voyage à Miquelon et à St-Laurent

La commission nommée par arrêté du Gouverneur pour visiter l'usine à baleine de St-Laurent a effectué ses opérations Lundi et Mardi dernier à bord du croiseur « Troude » qui avait été mis à sa disposition par M. le Commandant de Kérillis :

Cette commission comprenait.

M. M. le Gouverneur, Président

Le Chef du Service Judiciaire

Le Directeur du Commissariat

Le Maire de St-Pierre

Le Conseiller privé

Le Chef du Service de Santé

Le Vice-Président de la Chambre de Commerce

M. Minier pharmacien civil

Le Maire de Miquelon

Le Docteur de Miquelon

Le Président du Syndicat des armateurs

Départ Lundi à Midi pour Miquelon afin d'examiner l'emplacement choisi pour l'établissement projeté.

Le voyage s'est effectué par un temps magnifique.

Vers trois heures deux embarcations débarquaient les membres de la commission sur la grève — M. Borotra, Maire de Miquelon, et M. le Docteur Passa, tout deux membres de la commission, attendaient les voyageurs et les ont conduit sur l'emplacement de la future usine, lequel fut examiné avec attention.

De nombreux Miquelonnais étaient venus en curieux et paraissaient vivement intéressés.

M. le Gouverneur et M. le Directeur du Commissariat ont interrogé plusieurs, tous réclamaient vivement l'installation d'une usine.

Départ de Miquelon à 4h.30 et arrivée vers 7 heures du soir sans incident.

Le lendemain matin, malgré les fatigues éprouvées par le voyage de la veille, tous les membres de la commission étaient rendus vers 6 heures au Quai du Commerce. L'appareillage du « Troude » se fit vers 7 heures, tout faisant présager une belle journée, le soleil se levait superbe à l'horizon et le temps était calme. Malheureusement ce pays a des traits auxquels il faut s'attendre ; après avoir dépassé Lamaline, la brume s'est subitement abattue sur le navire et l'a enveloppé d'une couche opaque qui permettait à peine de distinguer à cent mètres.

La brume est la terreur du marin, et tout le monde en ressent les effets déprimants.

La vitesse du navire fut ralentie, de fréquents sondages furent opérés et tout le monde eut un soupir de soulagement lorsque vers 10h.1/2 on découvrit la terre distante à peine de cent mètres.

A l'entrée du petit St-Laurent le rideau de brume se leva et les passagers purent admirer cette magnifique baie où les plus grands navires peuvent mouiller en toute sécurité.

Pendant ce temps le déjeuner avait eu lieu et vers midi les membres de la Commission débarquaient à la cale de l'usine. Le Docteur Rissoy s'y trouvait et après les présentations la visite commença.

Tout fut passé en revue, le plan incliné, le magasin à huile, les treuils, la plate forme, les cuves, la raffinerie, l'appareil à guano, les gazins destinés à recevoir les produits les chaudières, la forge, la boucherie, la préparation des

fanons, etc. etc.

Malheureusement le vapeur baleinier parti depuis quatre jours n'avait pu trouver de baleine (même postiche) et les membres de la commission furent privés de cette très intéressante partie des opérations.

Vers trois heures la commission rembarqua et le Troude se mit en marche pour regagner St-Pierre. Le temps était resté pluvieux et à mi-route la brume se remit de la partie, plus épaisse que jamais. Enfin après plusieurs sondages mais sans aucune hésitation on prit connaissance du Colombier et vers 8 heures le navire prit son mouillage en rade.

Sans être marins, nous sommes habitués aux choses de la mer, nous avons tous faites quelques traversées dans la brume, et nous n'hésitons pas à déclarer que dans la circonstance M. le Commandant Mottez a manœuvré en marin consommé et prudent.

Rendons aussi justice au Commandant et à Messieurs les officiers qui pendant ces diverses traversées ont été on ne peut plus aimables et prévenants à l'égard des membres de la commission qui garderont de leur séjour à bord du Troude le meilleur souvenir.

La pêche à la baleine EN NORVEGE

Extraits du journal « l'Ecole Nouvelle » du 24 Décembre 1904 : Baleiniers et pêcheurs de harengs.

Depuis quelque trente ou quarante ans que l'industrie de la pêche à la baleine se pratique le long des côtes du Finmark, un antagonisme toujours croissant a pris naissance entre la population du littoral et les baleiniers.

Les pêcheurs Finmarkiens attribuaient dès l'origine la diminution constante du poisson sur les côtes, à la poursuite toujours des baleines.

Le storthing Norvégien se vit obligé de s'occuper de la question, et il reçut pétitions sur pétitions, ne tendant à rien moins qu'à interdire la pêche à la baleine dans les eaux norvégiennes.

Le Gouverneur, fort embarrassé, fit faire chaque année de nouvelles études par des savants et des experts qualifiés — Malheureusement pour les pêcheurs Finmarkiens, les experts ont toujours et à l'unanimité été d'accord qu'ils se trompaient et que la destruction des cétacés n'avait rien à faire avec la diminution du poisson sur les côtes.

Ces déclarations n'amènèrent aucune amélioration dans l'état des choses, et au mois de Juin dernier les mécontents se livrèrent à de graves excès,

s'en prenant entre autres à la grande station baleinière de Mehayn, qu'ils saccagèrent de fond en comble.

Or, ces excès, que rien ne justifiait, risquaient fort de se reproduire et ils paraissent avoir exercé un certain effet sur le Storthing.

Celui-ci s'est décidé en Décembre 1903 à faire droit aux pêcheurs Finmarkiens en interdisant la pêche à la Baleine dans les eaux Norvégiennes pendant dix années.

Cette décision prise à une seule voix de majorité a créé une grande joie dans le Finmark, mais la plus grande surprise partout ailleurs, ce qui n'a rien d'étonnant quand on réfléchit qu'elle est contraire aux données scientifiques et opposée aux conclusions auxquelles les savants experts en sont arrivés après une étude de la question qu'on a tout l'eu de croire conscientieuse

La véritable cause de la baisse continue de la pêche du Finmark dit le savant docteur Hjort, nommé par le gouvernement Norvégien pour étudier la question, git dans le fait que les pêcheurs Norvégiens ne se sont pas approprié les nouvelles méthodes de pêche et les instruments perfectionnés qui sont peu à peu entrés dans la période des derniers trente ans.

L'autre pêcheurs sont venus du Sud leur faire concurrence avec de meilleurs instruments et des embarcations modernes au moyen desquelles ils peuvent suivre les bancs de poisson partout où ils vont et s'assurer d'un riche butin, là où les Finmarkiens avec leur équipement primitif ne peuvent presque rien faire. Les endroits fréquentés par les bancs de harengs ou de morues ont de tous temps été sujets à des fluctuations auxquels la baleine n'a rien à faire.

C'est ainsi qu'autrefois, les eaux du Spitzberg étaient le siège d'une pêche aussi active que productive qui n'existe plus de nos jours, tandis que maintenant le poisson est abondant le long de la côte du Murman, où la pêche ne donnait rien jadis

Comme on le voit, la décision que vient de prendre le gouvernement Norvégien lui a été presque arrachée. Il n'y avait pas de moyen terme et aucune mesure ne pouvait satisfaire les deux partis antagonistes. Le département de l'intérieur ayant acquis la conviction que la pêche à la baleine ne formait aucun obstacle à l'industrie des pêcheurs du Finmark, se refusait à proposer aucun moyen terme, d'un autre côté les autorités ne se souciaient pas de laisser subsister des causes de troubles qui seraient certainement renouvelés bientôt, on s'est décidé à sacrifier une industrie qui entretenait une aussi dangereuse exaspération dans les districts populaires.

Aucun des savants experts consultés sur cette matière, au nom de quels il faut compter l'explorateur Nansen, ne pensent que les effets de la nouvelle loi donneront satisfaction aux pêcheurs de Finmark. Ils sont tous d'accord que les sommes qu'il faudra débourser comme indemnité aux compagnies baleinières, auraient été bien mieux employées en les consacrant à l'achat de bateaux et d'instruments de pêche modernes pour les pêcheurs du Finmark.

Voilà la vérité sur la fermeture des usines en Norvège. J'ajouterai que l'autre jour j'ai eu une conversation avec M. Davidson capitaine du Lynx qui a été passer 3 mois dans son pays l'hiver passé:

En voici le résumé: Le capitaine Davidson paraît convaincu que l'interdiction ne donnera aucun résultat. En 1904 m'a-t-il déclaré, il n'y avait pas de pêche à la baleine et il n'y a eu ni plus ni moins de hareng que par le passé.

A. SALOMON

Nouvelle

COMMENT ILS S'AIMÈRENT POUR UNE ROSE

Il avait dix-huit ans, il était beau comme on est à cet âge, où la fleur de jeunesse brille dans toute son élosion. Retenu jusqu'alors au séminaire par une mère entêtée de dévotion le destinant de force au tricorne, à la soutane, il venait tout à coup par la mort subite de celle qui lui donna le jour de se trouver libre, jeté dans ce grand Paris, comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Ivre de ce grand air, il parcourt les rues et les boulevards, d'un pas fébrile, tremblant au jurement des cochers, et baissant les yeux sous les regards des femmes.

C'est cependant une de ces belles journées de printemps où la nature sue l'amour par tous ses pores; aussi peu à peu la timidité fait place à un doux malaise, il trépaille au frôlement d'une jupe et regarde avec envie ce jeune couple de tourtereaux promenant gairement bras dessus bras dessous. Machinalement il suit la foule joyeuse se dirige vers Vincennes. Des milliers de groupes errant dans les allées du bois, ilants et chantants, ils sont venus là pour s'aimer aux champs en liberté: lui seul demeure isolé, jetant sur ses voisins des regards de convoitise. Peu à peu, il s'éloigne comme honteux dans les endroits fourrés, et tout songeur s'assied au pied d'un arbre.

Un pas léger le force bientôt à relever la tête c'est une toute jeune fille, fluette, le nez espiègle, et jolie comme les grisettes parisiennes, elle marche en sautillant et murmure quelque gai refrain de vaudeville. Elle est seule, chose étonnante, pour une si belle enfant. De ça de là elle s'arrête

No 2 Feuilleton de « LA VIGIE »

LE DRAME AU VILLAGE

LOUISE LA PALE

PAR

LAMY DU VERGER

I

LA FILLE DE L'ÉCLUSIER

Le chien à la dent mauvaise pour les étrangers et Blanchette traîne des pis énormes.

On n'est peut-être pas riche chez l'éclusier, mais il doit faire bon y vivre et dès avant d'en franchir le seuil on se dit qu'on entre chez de braves gens.

Des gens heureux aussi, sans doute, car par la fenêtre ouverte, de derrière un rideau de capucines et de lisserons viennent des lambeaux de romance, de chanson tendre.

Heureux? Peut-être.

Entrons avec la permission de finaud.

Tout le rez-de chaussée ne forme qu'une seule grande pièce tout à la fois cuisine, salle à manger, chambre à coucher avec alcôve pour l'éclusier; un petit escalier tournant grimpe à l'étage où il y a deux chambrettes et un grenier.

Une des chambrettes est pour sa fille, l'autre une réserve en cas de visite d'amis.

La cave est sous les marches du perron.

L'éclusier remonte de la cave, attendons-le.

Jeune encore avec une grosse moustache en bronssaille, une figure, honnête, calme d'ancien soldat.

Il a dans les cinquante ans, Baptiste Vincent, le père Baptiste comme on dit familièrement à Heurtebise, et pendant quinze il a porté l'uniforme des chasseurs d'Afrique.

De là sa rectitude de tenue, son abord un peu sec sa parole brève; mais c'est le meilleur homme du monde.

L'histoire de sa vie jusqu'au début de notre récit n'a pas été banale.

Il faut mieux la dire tout de suite en quelques lignes.

Né au village, orphelin, il servait comme petit domestique, au château, ou pour mieux dire dans la principale maison de la commune, chez M. de Heurtebise.

M. de Heurtebise était président du tribunal de Coulanges, le petit chef-lieu d'arrondissement qui se trouve à deux lieux plus loin, au bout du ruban blanc de la route départementale: il venait tout l'été à la campagne.

La conscription était arrivée et Baptiste avait dû partir.

Mais on lui avait dit: « Reviens quand tu voudras, tu auras toujours une place à la maison. »

Baptiste, cependant un grand garçon timide, avait si bien pris goût à la vie militaire, aux expéditions de l'armée d'Afrique qu'il n'était pas revenu une

seule fois à Heurtebise et s'était engagé, jusqu'à l'obtention de la médaille militaire et d'une pension.

Ses anciens maîtres le soupçonnaient d'être devenu orgueilleux, ambitieux, sinon ingrat.

Ce n'était pas cela.

Il écrivait bien régulièrement, bien respectueusement au jour de l'An à M. et à Mme de Heurtebise.

Baptiste était devenu amoureux d'une Algérienne et il voulait faire la conquête de son amoureuse en montant dans l'échelle sociale.

La demoiselle n'eût peut-être pas voulu d'un jardinier du château de Heurtebise, elle accepta un maréchal des logis, décoré, pensionné, une manière de bourgeois, et tout soldat du reste n'est-il pas un gentil homme?

Mais une preuve que Baptiste, en dehors de sa toquade amoureuse, était resté simple modeste et bon, c'est qu'aujourd'hui marié il regagna Heurtebise et repris sa place chez M. de Heurtebise.

Une place un peu meilleure si on veut, mais enfin il ne brigua pas comme d'autre un emploi gouvernemental quelconque ou le bâton de la gendarmerie.

Et sa femme l'aimait, car elle le suivit sans murmurer, quittant son beau ciel et son coquet métier.

Qui était-elle donc cette personne qui avait fasciné Baptiste Vincent?

Oh il y avait bien de l'étrange dans son passé, comme souvent il y en a dans le passé des familles qui viennent planter leur tante sur la terre de l'Afrique française!

à suivre



pour cueillir une fleur, sa main tient déjà un gros bouquet.

— Oh ! une églantine, s'écrie-t-elle tout à coup devant un superbe rosier sauvage, c'est la première de la saison.

Mais vainement elle s'enlève sur ses petits pieds la fleur semble la narguer et demeure imprenable ; pas une ombrelle pas la plus petite baguette, pour forcer le rosier rebelle à livrer son trésor. Elle trépigne de dépit et, mutine, jette les fleurs qu'elle a déjà ramassées.

Notre échappé de séminaire assiste palpitant à cette petite scène. Il tient à la main une belle canne, son premier achat, d'un seul coup il atteindrait la fleur, et un joyeux sourire le récompenserait bien amplement de sa peine. Son cœur bat à cette pensée, le sang lui afflue au cerveau, sa peau est toute moite, il tremble : quoi, une femme daignerait le regarder, le remercier ! Pour sa première aventure la particulière était jolie et méritait qu'on se dérangeât.

Surmontant sa timidité, il se lève, fait un pas, recule de deux, reprend courage, avance encore, finalement arrive devant la fleur. Par bonheur sa passion nouvelle lui tournait le dos, il s'enhardit, donne un coup de canne et devient possesseur de la branche tant convoitée. Assez embarrassé de son trésor, il était encore occupé à le tourner d'une main dans l'autre quand un souffle léger effleura sa joue.

— Ah ! monsieur, vous êtes bien bon, s'écria l'aimable enfant, je ne sais comment vous remercier.

Le tout accompagné d'un regard, mais d'un de ces regards qui vous démontent un homme.

La décharge d'une pile électrique ne l'eut pas plus secoué. Il bégaya des mots incohérents, et se disposait à prendre ses jambes à son cou quand une petite main l'arrêtait.

— Ne vous éloignez pas aussi vite, la journée est belle, et si vous le voulez bien nous allons faire un brin de causette en promenant. Moi je suis fleuriste, j'adore la campagne, et n'ai que le dimanche pour venir me régaler de grand air, mais j'en profite, je vous assure.

Et familièrement, passant son bras sous le sien elle l'entraîna dans sa course folâtre.

Le soir, ils étaient bons amis, et lui, tout palpitant, l'accompagnait à sa chambrette où ils s'asseyaient.

yaient l'un près de l'autre pour bégayer ce doux alphabet de l'amour, en cueillant des baisers sur leurs lèvres roses et non moins parfumées que leur sœur l'églantine des bois !

Ils se quittèrent le lendemain en se disant au revoir, et depuis ne revinrent plus seuls à Vincennes.

Marie-Louise Néron

Examens

du Certificat d'Aptitude Pédagogique

Candidat 2	1re série	2me série	3me série
Grosvalet Joseph	10	10	14

Résultat
Grosvalet Joseph 34 Reçu

Saint-Pierre le 13 Juillet 1905

La vigie adresse à Monsieur Joseph Grosvalet ses sincères félicitations

NÉCROLOGIE

Nous avons appris la mort de M. A. Lebigué le père du vaillant pilote de l'Île aux chiens,

Nous adressons à M. A. Lebigué fils et à sa famille nos plus sincères condoléances.

NOUVELLES MARITIMES

Arrivées

Juillet

- 15 G. B. Vigilante g. f. avec 4000 morues
- G. B., Rose L g. f. avec 8000 morues
- 16 Dahouët & B, Henriette 3 Mâts f. avec 3000 morues
- B. St François d'Assise navire f. ramenant 42 hommes malades de différents navires
- 17 B. Morue, g. f. avec 2000 morues
- B. Jeune Aristide g. f. avec 2.900 morues
- Sydney, Voyageuse g. f. avec charbon
- Granville, Perce Neige b. g. f. avec divers
- B. Tzarine g. f. avec 45000 morues
- B. Joseph Rosalie g. f. avec 1.500 morues
- 48 Cadix, Annette Marie b. g. f. avec sel et vins

- C. B. St-Martin g. f. avec 5000 morues
- G. B. Mirande g. f. avec 7000 morues
- 20 Cadix, Cantatrice g. f. avec sel
- Cadix. Univers g. f. avec sel

Sorties

Juillet

- 16 G. Emilie Andréa capitaine Girardin allant à Sydney sur lest
- 17 B. G. Perle capitaine Nicol allant à Bordeaux avec 148.280 kg morues vertes expéditeur « La Morue Française »
- B. G. St-Michel capitaine Provost allant à Bordeaux avec 195.305 kg morues vertes et issues expéditeur « La Morue Française », G. Monier J. Thomazeau
- 19 B. G. Angevine capitaine Corlay allant à La Rochelle avec 179.685 kg morues vertes expéditeur Sécheries Morues de Fécamp

Nous donnerons dans notre prochain numéro le compte rendu des distributions des prix du Pensionnat de l'Ecole des filles et de l'Ecole des garçons.

MOTS POUR RIRE

Tribunaux comiques :

Le Prévenu. — Ben quoi, après tout, je ne lui ai jamais donné qu'un coup de mouchoir.

Le Président. — C'est vrai mais vous n'ajoutez pas que vous vous mouchez avec les doigts.

**

Madame. — Avez-vous mis le vin au frais, comme je vous l'avez recommandé ?

La bonne. — Pour sûr, madame, je l'ons mis dans l'armoire à glace.

A VENDRE

un bel attelage

Prix modérée

s'adresser au bureau du journal

Le Gérant J. B. LÉGASSE, neveu

No 19 Feuilleton de « LA VIGIE »

Amour Sauvage

PAR

BRAU DE ST-POL LIAS

Niala avait repris son ouvrage, qui avait fini par donner un cours moins sombre à ses idées. Elle tissait, de ses doigts de fée, un sarrang merveilleux, un sarrang de Radjah, dont elle était d'accord avec Riam de faire une surprise à Ari.

Ici, comme au Béntén, comme dans tout le Kampong, on ne pensait qu'au retour du jeune Chef, qui allait apporter au pays battak les bienfaits de la fauve du Grand suzerain, le Sultan !

Nya-Riam, après sa conférence avec Paulima Naro qui était sorti de chez elle un peu calmée, venait dans la cour du Béntén surveiller elle-même les réparations de la grande maison... — Un énorme tas d'attachments de rotin était préparé. — Mousang et Kéron se levèrent pour aller chercher de nouveaux rotangs de la forêt.

Ils sortirent du Kampong, longèrent la riziére, traversèrent le labang aux hautes herbes et s'engagèrent sous bois. Ils marchaient l'un devant l'autre, sur l'étroit sentier, silencieux, le golok sur l'épaule. Au bout d'une demi-heure ils arrivaient à un four-

ré épais, dont un inextricable enchevêtrement de lianes et de plantes épineuses défendait l'approche. Là, les rotangs accrochés enveloppaient de leurs longues tiges hérisées de piquants tout un massif de grands arbres.

Ils tournèrent l'obstacle, et, se glissant sous une masse de feuillages pendus, se hissèrent sur le tronc d'un arbre abattu, dissimulé par l'enveloppement des lianes et des plantes grimpantes. En suivant le tronc, ils pénétrèrent au cœur de cette place qui paraissait inhospitable et sautèrent l'un après l'autre dans un trou sombre, entre les hautes racines de l'un des fûts géants qui s'élançaient du centre de ce fouillis de végétation.

Ils s'assirent la tête à côté et restèrent muets encore un moment, l'oreille aux arguets — Aucun bruit ne parvenait jusqu'à eux. Ils échangèrent un regard rassuré.

— Eh ? demanda Kéron.
— Lantar a porté son cartel à Naro, dit Mousang.

— Bon ! Nous allons rallumer la guerre entre les Kampongs !

— Cela n'a pas été sans peine ! On voulait d'abord persuader à Lantar que c'était le « Mangeur-d'hommes » qui lui avait pris sa fille.

— Est-ce qu'il a reparu, le « Mangeur-d'hommes » ?

— Comment ! Tu ne sais pas qu'avant-hier il a dévoré Bolo, le fils de Niam, au Kampong Ramboon ?

— Ah ! à quelle heure ?

— En plein jour. On l'a vu il est énorme : une tête de taureau !...

— Hum ! Il pourrait bien venir par ici.

— Tous les jours il est à un Kampong différent... Mais c'est justement parce qu'il avait mangé Bolo avant hier qu'il n'avait pu prendre Nani. D'ailleurs disait Lantar, on aurait trouvé les restes.

— Ce n'eut pas été mauvais qu'on eût cru au « Mangeur-d'hommes ». Cela pourrait expliquer toutes les disparitions.

— Oui. Mais ce n'était pas croyable. Lantar avait raison. Il y a toujours des restes.

— Et puis, mieux vaut la guerre des kampongs n'est-ce pas ?

— Sans doute. Nous en avons besoin pour nos affaires. Alors j'ai dit à Lantar. Cherche parmi tes ennemis et tu trouveras le coupable. Et tout de suite dans son cœur il a accusé Naro. C'est fait !

— Voilà pourquoi le Panlima le questionnait en venant au Béntén. Il venait voir Nya-Riam. — Et Radjah-Ari qui revient ! Voilà le malheur. Il est capable de tout arranger et de nous faire obstacle, de renverser tous nos plans... Et puis...

— Et puis ?

— Eh bien !... il est dangereux, lui... J'en ai peur ! Aussi faut-il qu'il ne rentre jamais à son Béntén.

— Il n'y rentrera pas. Mais tu sais qu'il est homme à se défendre. Je ne crains pas un adversaire à la sagate ou à la lance, je l'avoue, je ne porterais pas le premier coup à celui-là...

— Mais alors ?...

— Mafatran le fils de Panlima... Je ne puis m'empêcher de me défer de lui. S'il allait nous vendre !

à suivre